

Cosimo Schinaia,
*La crise écologique à la lumière
 de la psychanalyse*,
 préface de Florence Guignard, Paris, Imago,
 2022

Version française d'un essai paru d'abord en italien (*Psicoanalisi e ambiente*, Rome, Alpes, 2020), puis également en anglais et espagnol, le dernier livre de Cosimo Schinaia, psychiatre et psychanalyste, connu autant pour ses travaux sur la pédophilie que pour ses recherches sur le rapport entre psychanalyse et architecture, aborde la question écologique, dont l'urgence n'épargne désormais plus le champ analytique.

Toutefois il ne s'agit pas, de la part de l'auteur, d'un saut dans l'inconnu, car la notion d'*ambiente* désigne en italien aussi bien un espace, au sens esthétique, que l'« environnement » ou le « milieu », au sens écologique. Ainsi, même si Schinaia ne met pas en avant la continuité entre certains de ses travaux précédents et ce nouveau volet de sa recherche, on devine aisément, à la lecture de cet ouvrage, le rapport entre sa réflexion sur l'espace interne et l'espace externe (cf. *Psychoanalysis of Architecture. The Inside and Outside*, 2019) et sa tentative de la prolonger en direction d'une interrogation plus large autour de la question : qu'est-ce que la psychanalyse est susceptible d'apporter, de l'intérieur de sa conceptualité propre et de son expérience singulière, au problème de la crise écologique ?

Le livre commence ainsi par un souvenir personnel et nostalgique sur la ville de Tarente, dans les Pouilles, autrefois ville marine et siège, depuis les années 1960, d'une industrie de l'acier extrêmement polluante, qui a profondément changé le cadre urbain et impacté lourdement la santé des habitants. Suit

une analyse de la « résistance » inconsciente (notion préférée ici à celle de « déni ») à admettre la gravité de la crise. Le chapitre III recense la sensibilité de Freud à l'environnement, aussi bien naturel que paysager, en particulier à travers son amour pour les voyages dans les Alpes ou vers le Sud de l'Europe. Le chapitre suivant (IV) s'efforce de repérer des usages idiomatiques de la notion d'environnement chez des psychanalystes contemporains, comme Searles ou Meltzer. Puis, à partir du chapitre V, le livre emprunte une autre voie, plus clinique, en montrant comment la question des « déchets » est bien présente dans la théorie analytique – et joue même un rôle essentiel dans les cures. Une série de vignettes cliniques montrent des points de transitivité entre le symptôme, tel que l'analyste peut y avoir affaire dans les cures, et l'angoisse ambiante autour de ces motifs : le tri, les déchets, le gaspillage, etc. ; autant de thèmes, intimes et collectifs à la fois, que l'expérience des confinements pendant la récente crise pandémique a mis au-devant de la scène clinique, bien au-delà du cadre classique des névroses obsessionnelles (chap. VI).

Enfin, après un chapitre original sur « la pollution lumineuse et sonore » (VIII), deux chapitres plus généraux clôturent ce livre, riche en références bibliographiques et aisément lisible, car se refusant à tout enfermement dans un jargon strictement analytique. En ce sens, il représente une lecture utile pour ceux qui voudraient se constituer une carte des points de contact possibles entre entendement analytique et pensée écologique, autour de thèmes cliniques transversaux ou de notions qui spatialisent la relation du sujet avec son environnement. L'ouvrage est en ce sens une

introduction efficace à la résonance qui peut s'établir entre deux niveaux discursifs apparemment assez étrangers l'un à l'autre. Toutefois, le livre présente un point aveugle épistémologique : donnant le paradigme écologique comme acquis, il s'interdit de penser un terme intermédiaire possible entre celui-ci et la logique analytique, comme celui de l'anthropologie, qui permettrait à la fois d'interroger les présupposés anthropologiques freudiens (son rapport à la technique, par exemple, et sa conception prométhéenne de celle-ci, énoncée dans *Malaise dans la civilisation*), et de mobiliser des formes d'anthropologie alternatives, centrées sur le rapport au non-humain, telles qu'elles s'expriment dans des nouveaux courants, fondamentaux pour le dépassement d'une perspective strictement humaniste, chez Philippe Descola, Tom Ingold ou Viveiros de Castro, pour ne citer que trois figures majeures du renouvellement de l'anthropologie contemporaine à l'épreuve de l'écologie.

Autrement dit, l'appel de l'auteur à une rencontre entre la psychanalyse et l'« éthique » écologique risque de demeurer abstrait en l'absence d'une réflexion épistémologique plus large, qui ne se cantonne pas à une phénoménologie clinique, ici efficacement proposée, des échos entre crise collective et crise individuelle, mais qui touche éventuellement à un certain « humanisme » au sens de la primauté ontologique de l'Humain, coûte que coûte, sur le non-humain.

Livio Boni,
psychanalyste,
docteur en psychopathologie,
directeur de programme
au Collège international de philosophie,
16, rue de Birague, F-75004 Paris,
livio.boni@laposte.net